

Janos Riesz,
« *Astres et désastres* ». *Histoire et récits de vie
africains de la Colonie à la Postcolonie*
Hildesheim, Zürich, New York, Georg Olms Verlag, 2009, 396 p.

Kasereka Kavwahirehi
Université d'Ottawa

Il n'est pas aisé de rendre compte du nouveau livre de Janos Riesz, pour la simple raison que si l'ouvrage forme bien une unité constituée par le cadre thématique et méthodologique qui le sous-tend, il ne garde pas moins une certaine hétérogénéité liée à son côté « recueil » et à l'étendue de la matière abordée. En effet, le volume réunit de nombreux textes parus ici et là entre 1987 et 2008. Il comprend 19 chapitres répartis en trois parties : la première réunit les études consacrées aux textes traitant de l'histoire politique et militaire depuis la deuxième

moitié du XIX^e siècle jusqu'aux guerres mondiales et la période de décolonisation; la deuxième regroupe des études sur les narrations autobiographiques qui représentent des récits de vie de la même époque; enfin, la troisième partie s'intéresse aux représentations des espoirs et échecs des indépendances. Les auteurs abordés sont, entre autres, Léopold Panet, Charles de Foucauld, Bernard Dadié, Mariama Bâ, Kouruma, Ousmane Sembene, Sénouvo Agbo Zinsou, Léon-Gontran Damas et Léopold Sédar Senghor. Vu l'étendue des problématiques abordées, je vais, dans cette note de lecture, mettre l'accent sur la méthode critique mobilisée par l'auteur, laquelle répond à l'ambition qui semble sous-tendre tout le livre, à savoir la recherche d'une voie « pour un renouveau de nos études littéraires qui leur donne véritablement droit de cité dans notre époque » (p. 300). C'est en effet en la méthode utilisée que réside, me semble-t-il, ce qu'on peut appeler originalité ou, pour utiliser un mot plus neutre, l'apport de Janos Riesz aux études littéraires africaines.

À noter tout d'abord que le présent volume, dont le titre *Astres et désastres* est une « métaphore et [un] symbole des relations historiques entre la France métropolitaine et ses (anciennes) colonies » (p. 10) fait suite à [*De la littérature coloniale à la littérature africaine. Prétexte, contexte, intertexte.*](#) Rassemblant les contributions jusque-là dispersées, ces deux livres mettent en évidence la cohérence et la visée des études érudites du philologue allemand. Comme il l'écrit dans son introduction, les deux ouvrages sont reliés par un cadre thématique et méthodologique commun, lequel postule « des liens intrinsèques entre la "Bibliothèque coloniale" d'un côté, et la littérature africaine en langues européennes (français

surtout) de l'autre » (p. 7). En fait, dans les deux ouvrages, Janos Riesz s'applique à analyser des textes littéraires « représentant les différentes formations du discours colonial et du *writing back* africain » (4^e de couverture).

Nonobstant ce qu'ils ont en commun, les deux volumes ne présentent pas moins quelque différence. Alors que, sans délaissier la perspective historique que suggère le titre, le premier s'attachait davantage à identifier les liens sur le plan des textes, *Astres et désastres* cible prioritairement « les contextes, les conflits historiques, tant au niveau de l'Histoire qu'au niveau du récit de la vie des protagonistes individuels, avec l'arrière-plan idéologique, discursif et rhétorique et ses représentations imaginaires et fictionnelles » (p. 7). Autrement dit, les textes sont analysés à partir de leur contexte historique et dans leur dynamisme contextuel et intertextuel.

Certes, on pourrait dire que la méthode consistant à lire un texte en tenant compte du contexte historique est de l'ordre des acquis dans les études littéraires. Mais il faudrait peut-être voir dans quelle mesure ce principe méthodologique, avec la patience sinon l'ascèse qui devrait l'accompagner, reste en vigueur aujourd'hui. Je vais illustrer sa mobilisation par Janos Riesz en m'appuyant sur le chapitre 14 de *Astres et désastres*, intitulé « Patrice Lumumba : une vie romanesque sans roman ».

Dans ce chapitre où il s'interroge sur l'absence surprenante, à une exception près, de textes romanesques traitant de Lumumba dans le corpus romanesque africain des indépendances, Janos Riesz s'étonne de la manière dont le seul roman largement inspiré de la vie de Lumumba, à savoir *Léopolis* du Congolais Sylvain Bemba, a été analysé par le

critique camerounais André Djiffack. Plus précisément, ce qui est problématique, c'est la manière dont Djiffack a établi le parallèle entre Lumumba, le personnage historique, et M'Pfum, le héros du roman. En effet, comme le suggère le passage suivant, le rapport semble reposer plus sur l'intuition que sur un réel travail d'analyse. André Djiffack écrit : « Quand on sait que Léopolis est inspiré par la vie de Patrice Lumumba, la collusion entre la folie et le pouvoir se manifeste d'elle-même. Le personnage focal du récit, Fabrice M'Pfum, se définit lui-même comme "un enfant naturel et dénaturé du pouvoir" » (1996, p. 14). Prenant acte du fait que le critique camerounais a annoncé que le décryptage du roman se fera suivant trois axes, à savoir la structure, l'idéologie et la culture, Janos Ries se demande comment le critique camerounais peut valablement réaliser un tel projet sans utiliser « aucun des nombreux ouvrages sur les événements et les débats des années de la décolonisation belgo-congolaise » (p. 299). Il ajoute : « Mais sur quelle base, à partir de quel savoir, l'auteur établit-il les parallèles entre Fabrice M'Pfum et Lumumba? Comment peut-il alors établir les faits pour dire que la "destinée politique, brève, mais intense, de Fabrice M'Pfum est revécue à partir de l'imaginaire" (Djiffack)? Le roman, malgré l'équation Lumumba = M'Pfum, semble être vidé de tout contenu historique. Les faits sont relatés tels qu'ils figurent dans le roman, sans que soit jamais posée la question de leur vérité historique, de leur fiabilité ou de leur invention (libre ou s'inspirant des faits) » (p. 299). Bref, pour avoir fait le choix de rester « en dehors de la "matière" et du débat qui s'est instauré autour du personnage de Lumumba » (p. 300), les analyses que Djiffack fait de *Léopolis* sont fort peu instructives : elles « ne nous apprennent rien sur le travail littéraire (qui est aussi un travail

de compréhension historique et idéologique) de Sylvain Bemba » (p. 300).

C'est après avoir fait ce constat que le critique allemand propose, sous formes d'hypothèses, trois voies pour pallier la carence méthodologique qui, on peut le présumer en voyant la portée des hypothèses, ne visent pas seulement le travail du critique camerounais. En gros, Janos Riesz propose d'ouvrir les études littéraires à d'autres disciplines ou d'autres genres de discours qui peuvent éclairer ou enrichir les analyses des œuvres littéraires. Voici lesdites hypothèses : 1. Qu'on ne limite pas « le champ littéraire autour d'une "matière" comme celle de Lumumba aux seuls textes de fiction et d'imagination », d'autres textes appartenant à d'autres genres (essais sociologique, historiographique, etc.) étant susceptibles de remplir des fonctions proches ou identiques. 2. La critique littéraire ne devrait pas se « limiter aux seuls textes littéraires fictifs ou d'imagination; elle devrait tenir compte de la littérarité des genres dans d'autres domaines [...] et les intégrer dans ses analyses ». 3. En se limitant aux seuls aspects du signifiant des œuvres, la critique littéraire court le risque de « vider son sujet de tout contenu et, par ce fait même, de tout intérêt ». Il en appelle ainsi au renforcement des liens et dialogues entre les disciplines : « la littérature et la sociologie, la littérature et l'histoire, la politique, etc. » Et il ajoute, suggérant l'importance de ce chapitre : « Un renouveau de nos études littéraires qui leur donne véritablement droit de cité dans notre époque ne s'obtiendra qu'à ce prix. » (p. 300)

Ce sont ces hypothèses qui, me semble-t-il, sont mises à l'épreuve dans les contributions réunies dans *Astres et désastres*, lequel apparaît dès lors comme insidieusement

traversé, de part en part, par une préoccupation d'ordre méthodologique qui trouve son enracinement dans la formation philologique de l'auteur explicitement soulignée dans l'introduction du premier volume (*De la littérature coloniale à la littérature africaine*). Et les résultats sont souvent importants. En effet, grâce à la patience philologique déployée pour situer le texte étudié dans son contexte historique (arrière-plan historique, idéologique, discursif, etc.), des phénomènes qu'un critique pressé serait tenté de qualifier de vécilles, et des textes tombés dans l'oubli parce que considérés comme peu importants, gagnent en fraîcheur et acquièrent une réelle valeur historique. C'est précisément le cas du chapitre 9, qui présente les enjeux et l'importance de « Des Africains racontent leur vie », une anthologie éditée en Allemagne en 1938 par l'africaniste allemand Diedrich Westerman, traduite et éditée en français en 1943, pour l'histoire non seulement des littératures africaines dans la première partie du XX^e siècle, mais aussi de l'africanisme. « L'entreprise anthologique de Westerman, écrit Riesz, s'intègre dans un contexte ouest-européen — français — qui semble se méfier de la seule science africaniste européenne. On veut donner aussi la parole aux Africains et se mettre à leur écoute. Dans le long processus de la genèse d'une littérature africaine en langues européennes, cela semble un pas important. Une porte fut ouverte et, ce qui peut paraître le plus surprenant, ceci à l'apogée du colonialisme, et pour ce qui concerne l'Allemagne, du national-socialisme » (p. 209).

C'est aussi le cas des chapitres 11 et 12, respectivement intitulés « Bernard Binlin Dadié : Écriture autobiographique, documentaire et historique » et « *Une si longue lettre* de Mariama Bâ comme roman d'éducation ». Tout en s'attachant à

montrer l'importance du *Carnet de prison* —marginalisé par la critique — en ce sens que « toute l'œuvre de Dadié, jusqu'au niveau microscopique du style, semble imprégnée de l'expérience carcérale » (p. 239), Janos Riesz veut aussi savoir pourquoi le *Carnet de prison*, premier livre achevé de l'auteur, a pu rester longtemps non publié. La raison, selon le critique, réside dans le fait que, dans la situation de 1950 et dans les années suivantes, une publication du *Carnet de Prison* était inconcevable. « Tout le long des notes de ce Journal, nous trouvons l'évocation des cas de censure, d'interdiction, voire de suppression et d'anéantissement de textes et de documents écrits qui eurent la malheur de déplaire aux instances coloniales ou de susciter leur méfiance » (p. 240). L'élément déterminant dans la lecture de *Une si longue lettre* comme roman d'éducation consiste à nourrir l'analyse par « l'examen historique des étapes importantes dans le système d'éducation colonial » et de prendre en compte « ses effets sur les élèves de sexe féminin » (p. 251). Cela permet de montrer que « le roman de Bâ fait écho aux nombreux débats et discussions qui ont pris place dans la presse quotidienne et hebdomadaire en Afrique Occidentale Française tout au long des années 30 » (p. 259).

On ne saurait passer sous silence le chapitre 6, intitulé « Thiaroye 1944 - Un événement historique et ses (re)présentations littéraires », qui montre comment histoire et littérature se nourrissent ou se fécondent mutuellement sans se confondre. D'une part, les œuvres littéraires se situent dans une époque ou font partie de tout un réseau de relations dont les contours et l'influence jouent un rôle important à l'intérieur du texte; d'autre part, en représentant des événements historiques, les œuvres littéraires peuvent révéler les non-dits ou le refoulé

des discours historiographiques ou mettre au grand jour des dimensions jusque-là insoupçonnées. La confrontation ou la complémentarité entre discours historiographique (ici français) et discours romanesque (sénégalais) peut alors donner lieu à une lecture plus équilibrée d'un événement historique problématique, comme c'est le cas de la révolte des Tirailleurs sénégalais réprimée par l'armée française.

Il convient enfin de mentionner le chapitre 13, intitulé « Orphée Noir » ou la Négritude en marche », où l'on voit comment la littérature peut aussi donner des mythes à l'Histoire, et le chapitre 16, consacré à l'analyse du rapport entre le film *Guelwar* d'Ousmane Sembene et le roman éponyme. Yanos Riesz y suggère la nécessité de lire les deux œuvres ensemble pour mieux les comprendre. Il écrit : « S'il est vrai que le film *Guelwaar*, par le roman éponyme subséquent, a connu un élargissement et un approfondissement de sa problématique, et que certaines questions soulevées par le film trouveront une réponse différente et plus nuancée, il ne paraît plus légitime de séparer les deux genres et de ne parler que du film ou du roman seul, mais de les considérer comme un genre composite, le film-roman *Guelwaar* » (p. 329).

L'ouvrage de Janos Riesz aborde d'autres problématiques fort intéressantes, toujours dans le but d'en renouveler l'examen. Il s'agit, entre autres, de la problématique de l'exotisme dans le chapitre 5 (« Exotisme contre littérature coloniale – une querelle française de 1870 à 1930 »), de la question des « genres autobiographiques en Afrique et en Europe », où il suggère qu'avant de parler de l'absence totale d'autobiographie en Afrique, il aurait fallu d'abord porter « un regard aussi vaste que possible sur le spectre de l'écrit autobiographique en Afrique » et bien

prendre en compte « le caractère institutionnel de l'écriture autobiographique » (p. 134).

Il me semble que ce que l'africaniste allemand veut fondamentalement insuffler dans l'étude des littératures africaines, c'est une démarche véritablement humaniste qui se rapproche de celle proposée par Edward Said dans son livre *Humanisme et démocratie*, plus précisément au chapitre 3, intitulé « Le retour à la philologie ». Edward Said écrit :

La réception consiste à se soumettre de façon compétente à des textes et à les traiter d'abord provisoirement comme des objets discrets [...], puis, à force d'élargir et d'élucider les armatures souvent obscures ou invisibles au sein desquelles ils existent, à se déplacer vers leurs conditions historiques et à repérer la manière dont certaines structures de comportement, de sentiment et de rhétorique se mêlent aux courants, aux énonciations historiques et sociales qui appartiennent à leurs contextes.

Ce n'est qu'en réceptionnant le texte dans toute sa complexité [...] que l'on peut passer du spécifique au général d'une manière à la fois intégrative et synthétique. Ainsi la lecture détaillée d'un texte littéraire — roman, poème, essai ou théâtre — permettra en fait de le situer progressivement dans son époque comme faisant partie de tout un réseau de relations dont les contours et l'influence jouent un rôle informateur à l'intérieur du texte (2005, p. 118)

Est-ce par cette méthode que les études littéraires africaines peuvent réellement connaître un renouvellement et avoir « véritablement droit de cité dans notre époque »? Voilà une question qui mérite d'être débattue. Toutefois, il semble important de dire que l'ouverture des études littéraires africaines ou, mieux, le renforcement des liens et du dialogue entre la littérature et la sociologie, la littérature et l'histoire, la littérature et le cinéma, la littérature et le droit, la littérature et l'économie, etc., se fait de plus en plus urgente si l'on veut que la

littérature, grâce à sa force qui est de tout remettre en question en commençant par son propre discours, joue un rôle central dans le fonctionnement de notre société en tant que vision critique du monde et de nous-mêmes. Outre le fait d'enrichir les analyses, cela permettra de prendre la mesure de l'apport des littératures aux sciences humaines. Jusqu'à aujourd'hui, l'étude des littératures africaine opère en vase clos, se limitant aux œuvres de fiction ou d'imagination. Rares sont ceux qui osent tisser les ponts entre littérature (fiction) et essais philosophiques ou courants de pensée en Afrique contemporaine, confronter le discours historiographique et sa représentation dans les fictions. Il y a là une entreprise exigeante à laquelle Janos Riesz nous convie, exigeante parce qu'elle présuppose, d'une part, une bonne maîtrise de la théorie et/ou de l'épistémologie de la littérature pour ne pas verser dans un discours qui mélange inconséquemment les genres, d'autre part, une bonne dose de patience.

Bibliographie

- BEMBA, Sylvain. 1984, *Léopolis*, Paris, Hatier.
- DJUJFACK, André. 1996, *Sylvain Bemba. Récits entre folie et pouvoir*, Paris, L'Harmattan.
- RIESZ, Janos. 2007, *De la littérature coloniale à la littérature africaine – Prétextes, contextes, intertextes*, Paris, Karthala.
- SAID, Edward W. 2005, *Humanisme et démocratie*, traduit de l'anglais (américain) par Christian Calliyanis, Paris, Fayard.